

J. CORCELLE

Professeur agrégé au Lycée et à l'Ecole préparatoire à l'Enseignement supérieur de Chambéry

Mlle HENRIETTE D'ANGEVILLE

UNE

Ascension célèbre au Mont-Blanc

(1838)



BOURG

Imprimerie du « COURRIER DE L'AIN »

Francisque ALLOMBERT, propriétaire

1900

Mlle HENRIETTE D'ANGEVILLE

NOTES ET DOCUMENTS

J. CORCELLE

Professeur agrégé au Lycée et à l'Ecole préparatoire à l'Enseignement supérieur de Chambéry

MLLE HENRIETTE D'ANGEVILLE

UNE

Ascension célèbre au Mont-Blanc

(1838)



BOURG

Imprimerie du « COURRIER DE L'AIN »

Francisque ALLOMBERT, propriétaire

—

1900



Mademoiselle Henriette d'ANGEVILLE

En Costume d'Alpiniste

MADEMOISELLE D'ANGEVILLE

Son ascension au sommet du Mont-Blanc. — Histoire documentaire.

Beaucoup de dames et de demoiselles sont montées au sommet du Mont-Blanc. Leur nom est parfaitement ignoré : l'histoire qui est parfois ingrate, injuste et peu galante, ne s'est souvenue, que de l'audacieuse, qui réussit la première à escalader le géant des Alpes, Mlle Henriette d'Angeville. Nous voulons essayer de retracer la physionomie de cette alpiniste de la première heure, et d'indiquer les traits fort originaux de son caractère. Elle appartient aux illustrations géographiques du Bugey, ce pittoresque pays de l'Ain ; elle a jeté sur sa petite province natale, un peu de « gloriette », comme elle disait gentiment. C'est bien le moins qu'on s'en souvienne dans la contrée qui l'a vu naître. La gloire disparait si vite : nous oublions avec tant de facilité les noms de nos prédécesseurs, qu'il est bon, de temps à autre, de rappeler la mémoire de ceux qui, dans leur vie, ont eu une réputation brillante, qui ont accompli une prouesse éclatante, dans l'espérance si vaine cependant de transmettre leurs noms

aux générations futures. Il ne faut pas, il est vrai, trop médire de l'orgueil et de la vanité de notre espèce, sans elles, les grandes actions seraient bien rares et beaucoup de dévouements qui nous paraissent désintéressés ne se produiraient pas. Il faut prendre l'humanité comme elle existe dans la réalité et ne pas lui demander trop de sacrifices pénibles à un idéal de vertu austère. Dans les faits que nous allons conter, nous n'aurons du reste que des éloges à prononcer et, ce ne sera pas par pure galanterie que nous exalterons la vaillantise, la tenacité, mettons l'héroïsme de cette intrépide demoiselle, qui dompta la grande montagne, et arriva très haut sans beaucoup souffrir du mal de montagnes.

I

Bibliographie. — Education et caractère de l'héroïne.

Pour écrire cette histoire on dispose des documents suivants : Dans le premier et unique bulletin de la section de l'Àin du Club-Alpin français section éphémère, 1886, Bourg, ont paru deux lettres de notre héroïne. L'une se rapporte à un séjour à Retord en 1842, l'autre, beaucoup plus intéressante a été intitulée par son éditeur, M. Augerd : *Impressions d'une ascension-*

niste à la descente du Mont-Blanc, septembre 1838 (p. 85-93). Elle est écrite d'une plume légère, vive et sautillante. Mais c'était, en somme, peu de chose. Il existait cependant des documents fort curieux, que la famille d'Angeville détenait et se refusait à livrer à la publicité. Ils étaient contenus dans « le Carnet vert ». Ces documents n'étaient autre chose que « les notes prises en 1838, écrites jour par jour, heure par heure, avant, pendant et après l'ascension ». Elles sont toutes de premier jet et d'une franchise absolue. Malheureusement, si les unes sont tracées à l'encre, les autres sont tracées au crayon : ces dernières ne peuvent être lues que très imparfaitement, des phrases entières sont effacées. Ces notes sont commentées, non pas par des photographies comme cela aurait lieu aujourd'hui, mais par des dessins, aquarelles, portraits. Ces dessins n'ont été vus que d'un petit nombre de privilégiés, ils sont encore inédits et sans doute ils n'auront jamais l'heureuse chance d'être livrés à l'impression. On pouvait croire que le même sort mélancolique serait réservé, aux notes elles-mêmes. La nièce de l'illustre ascensionniste en a décidé autrement et on nous permettra de l'en féliciter. Elle a autorisé M. Augerd à donner dans la *Revue Alpine* (1900) qui parait à Lyon et qui a su se classer au premier rang des publications sur les mon-

tagnes, le texte du fameux Carnet vert. Il l'a fait avec une discrétion extrême et bien rare chez un éditeur. En général, lorsqu'on a trouvé un texte important, on l'entoure de notes et de commentaires. Ici on a laissé parler seule la Dame ou la Fiancée du Mont-Blanc.

Le Carnet vert est ainsi divisé : d'abord un premier récit, daté de Genève et de Chamonix, 2 septembre, veille de l'ascension. Mlle d'Angeville indique ses préparatifs, ses costumes, et narre les premiers incidents de route. Vient ensuite la première journée d'ascension. C'est écrit aux Grands Mulets sous une tente où la température est fort dure ; la deuxième journée, récit écrit à la Cime, le 3 septembre à une heure trois quarts et aux Grands-Mulets. Les pages suivantes sont datées de Chamonix, de Bonneville, de Genève, endroits plus propices aux longues écritures.

Enfin, Durier dans son Mont-Blanc (p. 175, 4e édition) dans le chapitre intitulé *Ascension d'art et de fantaisie*, donne d'utiles indications. Une alpiniste distinguée, Mme Paillon, dans l'*Annuaire du Club-Alpin de 1893*, a consacré à son illustre devancière une notice qu'on lit avec plaisir. La publication du Carnet vert permet de préciser cette curieuse figure et de donner un récit complet d'un exploit célèbre.

La « Dame du Mont-Blanc » n'est pas née dans

le Bugey, dans la vieille maison familiale, qui se dresse encore à Lompnes, une petite commune du canton d'Hauteville, arrondissement de Belley, dont nous allons dire quelquee mots. Elle vint au monde le 10 mars 1794, ou si vous aimez mieux, le 21 ventôse an II de la République, à Semur en Brionnais. Ses parents avaient dû quitter leur demeure : au moment où elle naquit son père était en prison, son grand père, président au tribunal de Dijon, venait d'être guillotiné. Elle ne rentra qu'en 1800 dans le château de Lunes, acheté par ses ancêtres en 1671.

Ce château s'élève sur un plateau admirablement ventilé, qui est situé au-dessus de la formidable crevasse de Charabotte. Le paysage qui l'entoure est d'ordre un peu sévère. Au loin, s'étendent de grands herbages, coupés çà et là de petits bouquets d'arbres. La verdure n'a pas ici cette somptuosité merveilleuse et cette vigueur imposante que vous remarquerez dans les combes mieux arrosées de l'Albarine ou du Furan. La nature est beaucoup plus avare, et le décor général du paysage, est un peu triste et sévère. L'hiver est rude, il est persistant : Les champs sont ensevelis pendant de longs mois sous une épaisse couche de neige. La bise souffle souvent avec une rudesse extrême. Il faut, pour vivre là haut, dans la saison mauvaise une santé robuste. C'est du

reste la qualité première de tous les montagnards de ces parages élevés.

L'eau y est d'une pureté admirable. Des pentes des montagnes qui se dressent à l'est et à l'ouest de Lompnes, descendent d'immenses forêts de sapin. Les hauteurs qui dominent le château en sont si bien recouvertes, que nulle part on n'aperçoit une clairière ou un bout de rocher. Si cette végétation noire, donne au paysage une teinte sombre, par contre l'atmosphère en est singulièrement amélioré : l'air est ici léger et vif; il donne au sang une force et une vivacité que vous rechercheriez en vain dans les plaines. Aussi le pays est-il d'une salubrité exceptionnelle, cela n'a pas été sans influence sur la constitution physique de Mademoiselle d'Angeville. Cela lui a permis d'être une robuste montagnarde. Ses poumons n'étaient pas sujet à l'essoufflement. Du reste la race du Haut-Bugey est une race d'une trempe d'acier, et d'un ferme vouloir.

Le chateau de Lompnes est dans une situation très forte : il se dresse sur un monticule boisé et commande ainsi tout le pays d'alentour. Autrefois, il avait l'aspect assez rébarbatif. Il était flanqué d'un puissant donjon ; il était entouré de remparts et de fossés. Il a l'air plus riant aujourd'hui : il se compose d'un corps de logis carré, cantonné de tourelles pointues, et d'une aile ad-

jacente où se trouvent les dépendances et la grille d'entrée. De beaux arbres ombragent la terrasse, au milieu de laquelle jaillit une fontaine alimentée par des eaux amenées de loin (1).

---

(1) Le château de Lompnes (Castrum Launarum, Lagnes, Lunes, de Lonnis, Lomnes) est d'origine ancienne. Il existe depuis le douzième siècle. Guigue en a ainsi indiqué les vicissitudes : Il était possession des comtes de Savoie. Il fut très probablement compris ainsi que le Valromey, dans la dot d'Auxille, fille d'Amé III et femme d'Humbert III de Beaujeu. Il fit ensuite retour à ses maîtres primitifs. Cette seigneurie engagée aux Luyrieu, puis aux Beauvoir fut, en 1457, donné à Louis de Bonnivard. Un de ses fils n'est autre que le prisonnier de Chillon, François de Bonnivard ; c'était un esprit élevé, ennemi de la tyrannie. Pourvu fort jeune du riche prieuré de Saint-Victor à Genève, il essaya d'arracher la ville où il résidait à la domination des ducs de Savoie. Il lutta avec héroïsme : mais il fut fait prisonnier et enfermé dans ce noir château, dont les sombres tours se reflètent dans les eaux bleues du Léman. C'était non seulement un homme plein de cœur, c'était aussi un écrivain spirituel : il nous a laissé des *Chroniques de Genève*. C'est le seul livre qu'il ait publié ; ses autres écrits sont restés inédits et il est même difficile de dire dans quel recoin obscur ils dorment maintenant (V. Guigue.)

Le château fut agrandi et embelli par Urbain de Bonnivard, évêque de Verceil. Amblard de Bonnivard ne laissa que des filles : l'une d'elles, Bernarde, le donna le 11 décembre 1592, à Jacques de Mareste, son neveu. Il résista longtemps aux troupes françaises ; un Guy de la Balme s'en empara pour le compte d'Henri IV ; ce roi le fit aussitôt démanteler. Il fut acheté le 28 octobre 1657, par Guillaume Philibert d'Angeville, écuyer, et Antoinette de Massenay du Lac, sa femme. Ils étaient semble-t-il d'origine normande.

Les d'Angeville ont joué un certain rôle dans notre histoire locale. L'un d'eux, Adolphe d'Angeville, a laissé là haut un excellent souvenir. Il créa la route des cascades qui relie le haut pays à la vallée inférieure de l'Albarine, œuvre auda-

C'est dans ce canton solitaire que grandit Henriette d'Angeville : elle vécut dans une liberté grande, se pliant difficilement à une discipline étroite. C'est l'existence en plein air qui lui plaisait le plus, elle préférait les excursions dans les landes du plateau, aux longues stations dans une salle d'étude ; elle avait du reste beaucoup d'esprit naturel, une grande faculté d'enthousiasme. Cela lui permit d'écrire avec beaucoup d'agilité et de raconter ses aventures, avec une grâce et une prestesse de style, que lui envieraient les professionnels de la littérature. Elle était d'humeur un peu fantasque : il semble qu'elle ait eu beaucoup de peine à se courber à une discipline régulière, et à marcher paisiblement dans les chemins tracés. Ceux qui l'ont connue dans la vallée en parlaient avec un infini respect, mais ne pouvait s'empêcher de trouver parfois ses idées un peu singulières. Je crois qu'on peut la caractériser en disant qu'elle n'aimait pas à ressembler à tout le monde. Elle a fait effort pour sortir de

---

cieuse, d'une utilité incontestable. Avant l'ouverture de cette route, le plateau d'Hauteville, n'avait, en hiver, que d'incertaines communications avec les autres régions habitées. Le même fut député : ce qui vaut mieux, il montra, en matière agricole, un véritable esprit d'initiative, il créa des fermes modèles ; vers 1825, il établit une fruitière dans la vallée pour la fabrication de fromage de gruyère. Cette industrie nouvelle a pris, depuis ce temps, une extension considérable.

l'ornière banale et se mettre à sa façon hors de page. Elle n'était pas insensible, comme elle le dira plus tard, « à la gloriette » et aimait à attirer l'attention sur elle par ses prouesses. Il n'y a là rien de blâmable, et on peut dire qu'elle a su faire un judicieux emploi de ses qualités de marcheuse, et de sa verve primesautière. Elle n'est pas restée dans l'obscurité et a su échapper à l'oubli profond qui enveloppe déjà les humains de sa génération.

Elle avait aussi le don de l'observation et elle aimait à se rendre compte par elle-même des phénomènes du monde moral et du monde physique. Je trouve ce trait dans la biographie de Mme Paillon (1). Charitable et bonne, mais ne voulant donner qu'à bon escient, elle s'en fut un jour chez une vieille pauvresse, endossa les vêtements de celle-ci ajusta un « atour » sur ses cheveux, jeta une besace sur son épaule et partit demander l'aumône dans le petit village où elle était cependant connue de tous. Elle revint le soir, sans avoir trahi son incognito, pliant presque sous la besace gonflée de tous les vivres récoltés : pour sept ou huit francs, disait-elle. Elle remit le tout à la pauvresse, rassurée sur le sort des professionnels de la mendicité.

---

(1) *Annuaire du Club Alpin 1893*, p. 407.

Elle savait aussi regarder et décrire les régions qu'elle parcourait. Elle vagabondait en toutes saisons dans le Valromey. Elle alla, un jour d'hiver, explorer le plateau de Retord qui se dresse à plus de 1,000 mètres d'altitude, habité par des pasteurs, qui bravent d'épouvantables hivers, résistent aux vents les plus violents. Voici ce qu'elle en dit dans une lettre qu'a publié M. Augerd (1) : « Pour arriver à l'agglomération des granges de Retord (en partant du Petit-Abbergement), il faut traverser cinq petites vallées ou combes, toutes d'un aspect différent ; les unes sont coupées par de petits mamelons boisés et par des groupes de sapins qui doivent être d'un effet charmant pendant la belle saison ; puis à mesure qu'on monte, les bois deviennent plus rares, finissent par disparaître et je ne vois plus que de grands espaces couverts de neige qui sont les granges de Retord. A certains endroits, il y a six pieds de neige de pleine chute ; dans d'autres, le vent et la disposition des lieux ont produit ce que dans le pays on appelle des *cugnères* et nous passons sur dix et vingt-cinq pieds de neige gelée. Après quatre heures de marche ; nous arrivons chez M. le curé de Retord qui nous reçoit de son mieux dans la pauvre grange qui lui sert

(1) *Bulletin du Club-Alpin de l'Ain 1886*, p. 86.

de presbytère ; nous dinons, et on nous propose une promenade au Signal (1322 mètres). Nous nous munissons tous de nos cercles, et en arrivant au sommet j'aperçois tout à coup mon ami le Mont-Blanc et la chaîne alpestre, dont il est le roi. Je redescends traînée sur une *luge* (1) qu'on avait montée jusque-là pour me procurer un des plaisirs de la saison. »

Elle aimait les grands spectacles de la nature, c'est là une qualité indispensable, pour un voyageur ; l'homme froid, méticuleux, ordonné, n'en saisit jamais l'harmonie et la beauté. Jugez en par cet autre passage de la lettre citée. On lui annonce que le Signal est débarrassé de brume : « Je saisis ma lunette, revets mes cercles et cours plutôt que je ne marche pour jouir du panorama le plus magnifique et le plus imposant : Imaginez, en effet, toute la chaîne des Alpes suisses, savoisiennes, dauphinoises, complètement découverte et illuminée par un soleil radieux. A cet aspect, je tombe dans une sorte d'extase, et sans m'apercevoir ni du vent ni du froid, je me sens

(1) En hiver les chutes de neiges sont fréquentes en Valromey : on se sert de traineau au lieu de voitures. Les piétons, pour marcher à la surface de la neige, adaptent à leurs souliers des cercles ou raquettes en usage aussi dans les Alpes. Un amusement favori des enfants, ce sont les glissades sur les pentes neigeuses. On se sert, pour cela, d'une *luge* ou *lieura* en patois, petit traineau, qu'on dirige avec les pieds.

dominée par le plus vif sentiment d'admiration. Je reconnais le Mont-Blanc dans ses plus petits détails : je salue l'Aiguille du Dru, l'Aiguille Verte, le Buet. La scène déjà si grandiose le devient davantage : l'immense chaine s'embrase sous les feux du soleil qui va disparaître et devient pourpre ; peu à peu l'ombre en envahit la base, les plus hautes cimes restent seules lumineuses et s'éteignent tour à tour ; seul le Mont-Blanc conserve eucore quelques minutes sa radieuse auréole. Puis tout rentre dans l'obscurité, et ces montagnes qu'il me semblait toucher du doigt, s'éloignent et n'apparaissent qu'en lignes finement dessinées sur le ciel. » Elle fixa dans son album, cette scène prestigieuse et, son ardeur était telle, qu'elle resta quatre heures, le crayon à la main, par une bise glacée (1).

---

(1) Quelques mots encore sur Retord. La vie qu'y mènent curé, instituteur et paysan est extrêmement dure. L'hiver, on se voit très peu ; les fermes sont très isolées les unes des autres et ensevelies souvent sous la neige. Longtemps ces reclus furent privées de curé. « Pendant ces 48 ans, ils n'ont cessé aussi bien l'hiver que pendant la bonne saison, d'aller à trois et quatre heures de leurs habitations, remplir leurs devoirs religieux dans les paroisses voisines sans être arrêtées par le brouillard, les tourbillons de neige et la rigueur du froid. On m'a montré une liste de 5 à 6 personnes mortes dans les neiges, alors qu'elles se rendaient aux offices ou en revenaient et d'une douzaine ayant succombé à la suite de ces cour-

De tous les renseignements recueillis sur Mlle d'Angeville, il résulte, qu'elle avait une très grande indépendance de caractère, un dédain assez marqué des préjugés de son temps, une envie de se distinguer par quelques actions d'éclat. Elle avait reçu une éducation spéciale, qui la prédestinait à prendre place parmi les ascensionnistes de

---

ses au cœur de l'hiver. Une foi aussi sincère et aussi longuement soutenue dans toute une population, c'est tout simplement admirable. » Le curé que vit Mlle d'Angeville, se plaisait beaucoup dans sa thébaïde, et remplissait les devoirs de sa charge avec une ponctualité irréprochable : un certain dimanche, disait-il : « l'ouragan de neige était tel qu'il ne fallait pas moins de deux heures pour arriver à la chapelle où je ne trouvais qu'un assistant. » Du reste, la paroisse n'a pas une population nombreuse, une centaine d'habitants, appartenant pour le civil à cinq communes : le Grand-Abbergement, Hotonnes, Injoux, Billiat et Villes. C'est là, on le voit, un organisme d'un caractère tout particulier. Nous recommandons, cette région pastorale, à ceux qui aiment à goûter en paix, le charme et la mélancolie d'un paysage un peu monotone. Dans les solitudes de Retord, tout comme dans les alpages de la Savoie, on entend peu de bruit ; le vol rapide des hirondelles, la cloche des troupeaux, la chanson monotone et lente des bergers, troublent seuls l'immobilité de l'air. Les lignes d'horizon sont paisibles, ce sont de grandes vagues du Jura, aux teintes bleuâtres. Les soirs de juillet sont particulièrement doux, les prés ont une parure de fleurs éclatantes, la lumière disparait peu à peu dans des teintes d'une douceur infinie. Une fumée légère et diaphane monte de chaque chaumière et la pastoure ramène à l'étable, les vaches paisibles.

marque. Dès sa jeunesse, elle avait parcouru les montagnes environnantes, et cet entraînement préliminaire et prolongé l'aidera plus tard à supporter de dures fatigues. Sa devise était « vouloir c'est pouvoir ». Elle avait l'enthousiasme qui soutient les forces défaillantes, elle avait le don de voir et de raconter. Si elle n'était pas versé en l'art de la photographie, alors inconnu, du moins, elle savait manier le crayon et le pinceau pour fixer sur le papier les paysages grandioses ou gracieux qu'elle voyait le long du chemin. Elle avait donc toutes les qualités nécessaires pour bien voyager. Nous allons la voir à l'œuvre dans sa grande entreprise vers le géant des Alpes.

II

La vallée de Chamonix en 1838 ; préparatifs du grand voyage. Organisation de la caravane ; les bagages.

L'ascension du Mont-Blanc par Henriette d'Angeville est de l'année 1838. Le grand sommet exerçait sur elle la même fascination que sur un de ses illustres devanciers, de Saussure. Celui-ci, pendant de longues années, fut la proie d'une véritable obsession. Il pensait jour et nuit au même objet : ses promenades étaient toujours les mêmes, avaient toujours pour but les endroits d'où l'on aper-

cevait le grand colosse blanc. L'un de ses rivaux malheureux, Bourrit, était hanté lui aussi par des rêves semblables. Il monta à l'assaut de la montagne pendant de longues années, toujours déçu, jamais désespéré. Il mourut sans avoir accompli sa tâche, humilié et obscur. Saussure fut mieux partagé par le destin : il éprouva cette joie radieuse, privilège de bien peu d'entre nous, de réaliser ses projets ambitieux : il s'installa sur le dôme du Mont-Blanc, y fit des observations scientifiques, que dans sa naïveté orgueilleuse, il croyait impossible de recommencer après lui. Il ne supposait pas que MM. Vallot et Janssen élèveraient là-haut des observatoires fort confortables. Il n'avait même aucun soupçon de l'amour extraordinaire que nos contemporains montreraient pour les ascensions les plus périlleuses et les plus longues (1).

Du reste, même en 1838, on n'aimait guère la montagne et les déserts de pierres et de glace étaient considérés avec une véritable terreur. Le

(1) « La nature n'a point fait l'homme pour ces hautes régions ; le froid et la rareté de l'air l'en écartent ; et comme il n'y trouve ni animaux, ni plantes, ni mêmes de métaux, rien ne l'y attire ; la curiosité et un désir ardent de s'instruire, peuvent seuls lui faire surmonter pour quelques instants, les obstacles de tout genre qui en défendent l'accès. » (V. *Voyages dans les Alpes.*)

Mont-Blanc gardait encore son nom de Mont-Maudit : les moindres phénomènes naturels paraissaient effrayants. On aurait pu trouver encore dans les descriptions du temps des passages analogues à celui qui concerne une avalanche de la Mer de Glace et que cite Durier. « Tout à coup, un bruit semblable à cent foudres, fait gémir les rochers et mon âme. Du plus haut de la montagne, un glaçon égal en volume à trois palais de rois s'affaisse. Il bondit, la terre tremble, une raréfaction étouffante s'établit dans l'atmosphère, ma poitrine est douloureusement comprimée. Un nuage monte au ciel, un autre m'inonde ; les glaçons choqués font feu, les pins tremblent sur les monts voisins... Tout cela est la vérité nue, mais vue et sentie, etc. ». Les étrangers arrivaient très nombreux à Chamonix. Les personnages célèbres y venaient aussi : l'impératrice Joséphine visitant le nouveau département du Léman, alla jusqu'à Montenvers (Mont Envers) ; c'était une expédition dangereuse !... Soixante-huit guides l'accompagnèrent. Il est vrai que de nos jours, des précautions semblables sont prises : nous avons vu de dignes touristes se faire escorter par trois guides à la Mer de Glace, se munir de lunettes noires, d'alpenstock, de chaussettes de laine sur leurs souliers, etc.

La vallée de Chamonix était fort à la mode, et

on y accourait en foule pour y admirer l'éclat des neiges. Mais on restait volontiers dans le fond de la vallée, on n'allait guère sur les pentes croulantes des Aiguilles : on se promenait avec précaution sur le glacier des Bossons « le rendez-vous du beau monde de toute l'Europe, une espèce de Coblentz alpestre. Le chemin du Montenvers s'est amélioré de telle sorte qu'un petit maître, arrivé par la poste à Chamonix, pouvait jeter sur la Mer de Glace, un regard dédaigneux sans avoir dérangé sa toilette, sans avoir presque quitté Paris, son charmant tilbury, Tortoni, et les Bouffons. » Mais on n'osait pas affronter le monstre qui venait de dévorer les guides du docteur Hamel. Cette catastrophe est une de celles qui ont laissé, là-bas, l'impression la plus profonde : elle a découragé pour longtemps les ascensionnistes ; d'autant plus que ses causes étaient restées quelque peu mystérieuses. D'un petit guide du voyageur dans la vallée de Chamonix (1), paru en 1836, je détache cette phrase qui montre que les grimpeurs de rocher étaient rares et que les ascensions les plus ordinaires étaient

(1) *Guide du Voyageur à la vallée de Chamonix et à Grande Chartreuse.* Chambéry, imprimerie Puthod, 1836 ; la route d'ascension était alors celle des Rochers Rouges. On l'a abandonné depuis parce que le voyageur y était exposé à d'incessantes volées de pierres.

regardées comme fort dangereuses : « La route du Mont-Blanc est périlleuse et très fatigante, et il faut être bien favorisé du temps pour l'entreprendre. Ceux qui voudront se former une idée de ces solitudes et des beaux spectacles que présentent les hautes Alpes, pourront aller jusqu'aux Grands-Mulets ; cependant toute personne qui n'est pas très sûre de ses forces et de son sang-froid dans le danger ne doit pas entreprendre même cette partie de la course. »

On arrivait au prieuré de Chamonix par des chemins assez mal tracés où de petits chariots traînés par de robustes mules, avaient beaucoup de peine à garder leur équilibre. Albanis Beaumont, qui a décrit les Alpes vers le début du siècle, nous a raconté avec des détails fort amusants, les mésaventures qu'il éprouva dans son exploration de la vallée de l'Arve.

Il y avait déjà une corporation officielle de guides ; depuis 1823, elle était soumise à un règlement qui obligeait les voyageurs à se servir des guides qui leur étaient désignés par le guide-chef. Le règlement ajoute : « Le prix des guides pour l'ascension du Mont-Blanc, est fixé à quarantes livres neuves pour chaque guide, et il ne pourra y avoir moins de quatre guides pour chacun des voyageurs qui voudront l'entreprendre, quel que soit leur nombre. »

Avant de raconter l'ascension de Mlle d'Angeville, il est bon de couper court à cette légende qui consiste à dire qu'elle est la première femme qui soit parvenue au sommet du Mont-Blanc. Elle y a été précédée par une brave paysanne de la vallée, Marie Paradis, la Paradisa, comme on disait plus familièrement. C'est le 14 juillet 1808, que cette chamoniarde accomplit son grand exploit. Elle a rendu visite, en 1838, à sa sœur du Mont-Blanc et celle-ci lui a fait une place dans son journal. Elle l'avait invité au dîner qu'elle offrit à ses guides après la réussite de l'expédition. Elle relate ainsi ce fait merveilleux : « Elle m'a sauté au cou puis complimenté à sa manière. Une petite pinte de vin avait donné un babil très divertissant à Marie Paradis. Elle jasait comme une pie borgne dans son coin, demandant aux guides si la dame avait bien *lagna* (soufflé), et sur leur réponse que jusqu'au Mur de Glace, j'avais été aussi bien qu'aucun homme, elle leur disait : elle est *rebuste* », accompagnant cette réflexion de gaillardises qui ne choquèrent personne. Puis vinrent les questions : « Je lui demandais ce qu'elle avait vu au Mont-Blanc : elle me répondit que c'était bien blanc où elle était et bien noir là-bas où ce qu'on regardait. Je lui demandais dans quel but elle avait entrepris cette ascension ; elle me dit qu'elle était alors une pau-

vre servante, gagnant de forts petits gages, que plusieurs guides lui avaient dit : tu es une bonne fille qui a besoin de gagner ; viens avec nous, nous te mènerons à la cîme et ensuite tous les étrangers voudront te voir et te donneront des étrennes, tu verras. Et puis j'y fus et voilà. Ainsi, elle a entrepris la chose pour gagner quelques écus ; a bien *lagna* en route, a été portée et traînée dans les derniers moments, a vu du blanc et du noir, et est revenue ne pensant pas que jamais femme put l'imiter (1) ». Henriette d'Angeville alla déjeuner chez sa « sœur », avec du pain blanc, du beurre frais, du miel et de la crème : elle lui laissa sa carte avec un mot de dédicace, que la

(1) Durier, dans son *Mont-Blanc*, p. 173, donne une version un peu différente : « J'étais une pauvre servante. Les guides me dirent un jour : nous allons là-haut, viens avec nous, les étrangers voudront te voir et te donneront. Cela me décida et je partis avec eux. Au Grand-Plateau, je ne pouvais plus aller, j'étais bien malade et me couchai sur la neige. Je soufflais comme des *poulailles* qui ont trop chaud. On me donna le bras des deux côtés, on me tira ; mais aux Rochers-Rouges plus moyen d'avancer et je leur dis : *Ficha mou dans une crevasse et alla où va vadra*. Il faut que tu ailles au bout, me disent les guides. Ils me prennent, me tirent, me poussent, me portent, et enfin nous sommes arrivés. Une fois sur la cîme, je n'y voyais plus clair, je ne pouvais plus ni souffler, ni parler ; ils m'ont dit que cela faisait pitié de me voir. » Il est évident que ce texte tiré de l'album du Carnet vert, a été arrangé. V. A. Dumas, *Voyage en Suisse*.

rusée Savoyarde dut mettre en belle place dans sa modeste chaumière.

Henriette d'Angeville partit pour sa grande expédition, le 2 septembre 1838, de Genève. Elle suivait la route accoutumée, qui a fait croire à nombre de gens instruits que le Mont-Blanc était à la Suisse (1). Elle put le contempler déjà des rives du Léman et c'est là sans doute qu'elle écrivit cette phrase typique : « Je ne pouvais voir le Mont-Blanc sans émotion, le cœur me battait violemment, ma respiration devenait gênée ; de profonds soupirs s'échappaient de ma poitrine. Je me sentais une envie de l'escalader si ardente, qu'elle imprimait un mouvement à mes pieds. » Il lui fallut d'abord beaucoup de courage pour oser partir : « Mes amis ont parfaitement fait leur métier. Remontrances, sermons, prédictions funestes, rien n'a été épargné et je le conçois parfaitement de la part de personnes qui ne voient dans une ascension qu'une petite vanité féminine à satisfaire et une grande fatigue à éprouver, sans autre satisfaction que le plaisir d'admirer en

---

(1) Nous avons examiné cette curieuse question dans deux articles, voir *La Nature*, numéro 1271, 31 juillet 1898, J. Corcelle. Le sommet du Mont-Blanc avec une carte. — *La Revue de Géographie* (Delagrave). Le Mont-Blanc, Travaux récents sur le massif du Mont-Blanc, pp. 241-251. 1899, octobre.

grelottant, un panorama beau dans son étendue, mais, par là même, vague dans ses lointains et rarement assez net pour satisfaire complètement le voyageur. Cette opinion, généralement reçue, m'explique l'opposition formelle que j'ai éprouvée de la part de tous mes amis, je dirai même de tous les miens, si ce n'était frère Adolphe qui a compris que c'était un immense souvenir à se créer dans la vie que le spectacle grandiose de ces belles scènes de la nature ! Un petit nombre d'élus a pensé de même, quelques-uns ont même excité mon courage en appelant mon projet, entreprise glorieuse : de sorte qu'en résumant les opinions, il se trouve que la majorité immense désapprouve et critique, que quelques-uns exaltent et que peu comprennent. Autant en emporte le vent ; le projet est là, il a poussé de longues racines ; il n'est pas au nombre de ceux qu'on peut changer. » Elle eut encore bien d'autres oppositions à vaincre. A Chamonix, elle veut partir un dimanche: le ciel était d'une admirable pureté. Aucun nuage ne se montrait à l'horizon. La cime blanche se détachait avec un relief merveilleux dans un fond d'un bleu intense (1).

(1) Sur Chamonix et ses habitants, on peut consulter un ouvrage d'un vif intérêt au point de vue géographique et historique, dû à un érudit très distingué, M. Perrin. Le titre : *Histoire de la vallée et du prieuré de Chamonix*

Mais les guides lui opposent un refus formel ce jour-là : ils n'osent même pas demander la permission à M. le curé, pour pouvoir se mettre en route. Ils seraient lapidés par leurs parents : la raison était que le Dr Hamel était parti un dimanche. L'ascensionniste eut beau leur dire qu'on ne partirait pas sans faire de nombreuses prières, sans la bénédiction du pasteur. Rien ne put les décider, et elle dut seulement assister à l'office solennel pendant lequel elle eut loisir d'admirer les chamoniardes fort piquantes sous leur petit bonnet de soie noire orné de dentelles. Pour comprendre la colère qui l'agitait alors, il faut se rappeler combien sont rapides les changements d'horizon en montagne : combien rares sont les jours où les brumes ne viennent pas assombrir l'éclat des neiges et le relief des rochers.

Ce fut donc le lundi 3 septembre que fut donné le signal du départ : auparavant courte et fervente prière pour demander à Dieu la grâce

---

du Xe au XVIIIe siècle, avec une carte. Je signale notamment de très curieux détails sur les premiers habitants de la vallée et sur l'établissement des Burgondes dans ces régions isolées et libres. A Vallorsine, les premiers habitants furent des Allemands qui avaient pénétré dans cette région par le Valais, à la suite d'une invasion peu connue de ce peuple.

d'une heureuse réussite, avec promesee de ne pas oublier les pauvres. Puis, Henriette d'Angeville endossa son costume d'alpiniste dont voici la curieuse description. Le principe général qui en a dirigé l'établissement peut être ainsi formulé : le vêtement doit réunir la solidité, la chaleur, l'aisance des mouvements et la décence. Une grimpée au Mont-Joli lui avait montré la nécessité de porter culotte pour une semblable expédition. Cela était d'une audace extraordinaire, à cette époque, cependant voisine de nous. Il y avait une multitude de pièce dans ce costume : « 1° Une chemise-pantalon en flanelle anglaise pour porter sur la peau avec longues manches collantes ; 2° deux chemises d'hommes allant par dessus, une cravate de foulard, deux paires de bas de laine, deux paires de bas de soie ; 3° deux paires de souliers imperméables, à crampons, d'inégale largeur, l'une pour mettre sur une paire de bas de soie recouverte d'une en laine avec guêtre entrant dans le soulier, l'autre un peu plus large pour pouvoir au besoin mettre une paire de bas de laine en plus et avoir les pieds enflés à son aise ; 4° Une paire de pantalons larges à corsage en haut et à guêtres en bas rentrant dans le soulier. Ce pantalon en étoffe écossaise doublé d'un drap molleton et bien clos, une ample blouse de même étoffe et même dou-

blure dont les plis arrêtés sur la poitrine et sur le dos matelassent ces deux parties du corps de deux doubles de laine, une ceinture en cuir disposée de manière à serrer plus ou moins le bas de la taille ; 5° menus objets : des gants de tricots fourrés, un boa, un tartan, des gants en fourrures, une pelisse en fourrure pour la nuit, deux serviettes flanelle pour les pieds la nuit, un bonnet avec double voile vert, un chapeau de paille de Chamonix avec quatre attaches pour pouvoir le fixer solidement en manière de parasol, un masque en velours très léger, avec lunettes bleues très foncées à la place des yeux. L'équipement était complété par un « divin » bâton ferré à corne de chamois, qui avait déjà été planté à la Flégère, aux Bossons, à Tête-Noire.

Ce n'est pas tout : en général, les femmes n'oublient pas la coquetterie et la fiancée du Mont-Blanc emporte, avec elle, des sels de vinaigre, de l'eau de Cologne, un éventail, de la pommade de concombre pour éviter aux mains et au visage les cuissons de froid, du sirop d'orgeat, et, enfin, dernier meuble, un petit miroir grand comme la main pour mettre son bonnet droit. Et j'abrège l'énumération.

Pour protéger sa précieuse personne et porter ses provisions, elle mobilise une véritable armée : cela lui était facile parce qu'il existait déjà à

Chamonix, une confrérie de guides bien organisés et fort dévoués. Le chef de la caravane, c'est Joseph-Marie Couttet ; avec lui cinq guides et six porteurs. Le personnel n'était point trop nombreux pour le poids des provisions à traîner. L'énumération en est curieuse ; la voici : « six pains de trois livres, dix-huit bouteilles de vin de Saint-Jean, une bouteille de cognac, un baril de vin commun, une bouteille de vinaigre, une bouteille de sirop capillaire, deux poules bouillies, quinze poulets rôtis, trois fortes pièces de veau, un gigot rôti, trois kil. sucre, trois kil. chocolat, trois livres pruneaux, douze citrons. Ajoutez à tout cela des précautions d'une grande utilité et qui peignent bien l'état moral des alpinistes en 1838 : Henriette d'Angeville fit son testament comme Mme de Sévigné, lorsqu'elle allait de Paris en Provence. Elle consulta son médecin (1), se fit donner un passeport par le Consul

(1) L'ordonnance du Dr Coindet est à retenir et peut encore rendre des services. Avant l'ascension éviter de fatiguer le corps par mille courses de détail et l'esprit par des préoccupations ; adopter une nourriture légère, rafraîchissante, substantielle ; point de ragouts, de mets épicés, de salaisons, de crudités, de pâtisseries, de bonbons. Les jours d'ascension, manger peu, ne pas boire de vin, mais du thé bien chaud, de l'eau blanchie avec du sirop d'orgeat ou de capillaire, et si le froid est très vif et la fatigue très grande, prendre un verre d'eau sucrée dans lequel on verserait une cuillerée ou deux d'excellente eau-de-vie

de Sardaigne. Ce n'était pas cependant une peureuse : elle était même doté d'une volonté qui ne s'inclinait devant rien : à Sallanches, un aubergiste voulait « l'écorcher ». Elle ne se décida jamais à lui donner la somme qu'il réclamait pour la loger et passa la nuit sur un petit char. C'était peut-être pour s'aguerrir.

Dans l'article provision un petit article mérite d'être mis à part, c'est le suivant : « une gourde d'orgeat, une d'eau de fontaine, une de limonade, un pot de blanc-manger, ces quatre objets pour Henriette d'Angeville exclusivement.» Le vin était pour les guides : elle ne voulait que de l'eau limpide, pour être toute à ses impressions. J'ajoute que le blanc-manger dont il est ici question est un mets assez compliqué, dans la confection duquel excellaient nos grands'mères (1).

éviter soigneusement l'eau de glace ou de neige qui irrite la bouche, la gorge et produit une soif dévorante. Si, à une certaine hauteur, on respire difficilement, ralentir le pas et s'arrêter fréquemment ; si l'oppression augmente, ne pas prononcer une parole et ne faire que les mouvements strictement nécessaires pour avancer et les faire de la façon la plus mesurée, tout mouvement précipité occasionnant alors les plus pénibles palpitations et quelquefois même des douleurs aiguëes ; si l'oppression amène un crachement de sang un peu fort, renoncer à l'entreprise.

(1) La recette de ce mets est aujourd'hui bannie de nos livres de cuisine : elle m'a été transmise telle qu'elle était appliquée en 1844, par une personne qui l'avait pieuse-

III

En route pour le Dôme du Mont-Blanc. — Impressions de voyage. — Le mal de montagne.

Il est quatre heures et demi, l'obscurité est grande encore, car nous sommes en septembre, le clairon sonne et la caravane se met en marche : les dispositions morales de l'ascensionniste sont excellentes : elle a l'énergique volonté d'aller à la cime du Mont-Blanc quelle que soient les fatigues : « Il me semblait que ma patrie était sur cette cime neigeuse et dorée qui couronnait

---

ment conservée ; la voici : « Mondez 500 grammes d'amandes douces à l'eau bouillante, ajoutez y 15 ou 12 amandes amères aussi mondées ; pilez les dans un mortier, en les mouillant peu à peu avec une demi cuillerée de lait chaque fois ; lorsqu'elles sont réduites en une pâte très fine, mettez les dans une terrine et délayez les avec un litre de lait bouillant et sucré avec 350 grammes de sucre ; passez le lait d'amandes dans un torchon neuf et mouillé que vous tordez fortement. Faites fondre, à l'avance, 40 grammes de colle de poisson dans de l'eau chaude, mêlez là au lait d'amandes, versez le tout dans un moule et faites prendre en lieu frais et mieux dans la glace. Pour faire sortir du moule, la préparation, plongez la vivement dans l'eau bouillante et renversez doucement sur un plat. Pour faire un blanc-manger au rhum ou au kirch, on ajoute deux petits verres de l'une de ces liqueurs avant de verser dans le moule. » Essayez, si le cœur vous en dit.

les montagnes. Il me tardait de célébrer mes fiançailles, de l'épouser à la face d'Israël par le plus radieux soleil et de m'enivrer des grands et puissants souvenirs que je rapporterais de ces jours, de cette heure délicieuse pendant laquelle je reposerai sur son sommet. Oh ! quand donc viendra-t-elle ? Vrai, c'étaient là mes pensées, et en me les rappelant, je me sens toute prête à plaindre et à excuser le délire de l'amour dans certaines natures exaltées. C'est une monomanie du cœur, comme ma passion pour le Mont-Blanc, une monomanie de l'imagination. Quel bonheur de n'être éprise que de la tête et pour un amant glacé. » On remarquera quelle vivacité d'impression il y a dans les notes du Carnet vert. Cela tient d'abord à la nature impétueuse, à la franche loyauté de la narratrice. Elle dit ce qu'elle pense avec une entière bonne foi et pour être sûr de ne tromper personne, elle use d'un procédé que nous recommandons à tous les voyageurs. Elle avait un cahier sur lequel elle inscrivait jour par jour ses impressions, et cela quel que soit sa fatigue, son envie de dormir ou la paresse de son esprit.

On part : il y a un peu d'émotion, le pouls bat 64 pulsations par minutes au lieu des 58 d'ordinaire : malgré l'heure matinale, il y avait foule pour voir passer la caravane. On alla très vite

au début. Avec l'agilité (1) d'une habituée de la montagne, prenant plaisir à marcher tout près de l'abîme et à sonder les précipices de l'œil, elle arriva à la première halte de Pierre à l'Echelle et s'engagea enfin dans la traversée du glacier des Bossons, acceptant d'abord la main de ses guides pour scruter les crevasses, puis, peu à peu, refusant leur aide, celui du bâton et de la corde. Elle répondit fièrement à un des deux guides qui la précédaient et qui, en face d'une arête de glace, s'inquiétait de savoir si la dame passerait : « Elle passera partout où deux hommes auront passé avant elle » et, en quelques secondes, elle fut hors du périlleux passage. Il semble, fait observer judicieusement Mme Paillon, qu'elle ait attaché à l'emploi de la corde une idée de pusillanimité qui nous étonne aujourd'hui, nous qui mettons une sorte de point d'honneur à ne jamais négliger cette précaution, considérée à bon droit comme un des articles du code alpin ; mais elle le faisait à dessein pour rassurer ses guides et leur donner confiance en elle.

A deux heures, on arrivait aux Grands-Mulets ; on mangea de très bon appétit. Henriette d'Angeville se contenta d'un poulet, de deux verres de limonade et de quelques pruneaux. Puis elle

---

(1) *Club Alpin français, 1893*, p. 419.

se mit à dessiner. Peu à peu la solitude des Grands-Mulets s'anima ; trois caravanes y arrivèrent, l'une étant celle d'un Polonais, le comte de Stoppen. On causa de politique, et le comte donna à son interlocutrice de nombreux et tristes détails sur la tyrannie que subissait son pays. Il n'y avait pas d'hôtel alors et notre héroïne conversait en plein air, assise au pied d'un rocher, les jambes enveloppées dans une fourrure. Le soir venu, on alluma de grands feux et on improvisa un concert. Les guides entonnèrent des chansons, et leur voix sonore et limpide s'éleva dans le ciel, que ne troublait aucun bruit. C'est dans ces pays de silence, que la musique acquiert toute sa grâce, et que les sentiments qu'elle traduit, émeuvent réellement les âmes sensibles. Vers le tard, cependant, on entendit rouler des avalanches et cela dut rendre un peu triste les voyageurs. Il est peu de sensation aussi sinistre, que celle qu'on éprouve en percevant le bourdonnement confus de ces masses glacées qui dévalent dans les précipices (1).

---

(1) C'est aux Grands-Mulets qu'Henriette d'Angeville changea son costume de femme contre celui de fiancée du Mont-Blanc, qui n'était rien moins que le costume masculin, elle crayonna ensuite cette dernière note. « La lune frappe de ses premiers rayons le Dôme du Gouté. Les glaciers sont dans l'ombre, la chaîne des ro-

La grande journée, 4 septembre 1838. Henriette d'Angeville ne dormit pas aux Grands-Mulets : elle repartit à deux heures, par une température de neuf degrés au-dessous de zéro, n'ayant pu absorber qu'un verre de limonade. Tout alla bien jusqu'au mur de glace de la Côte. Arrivée là, ses jambes de chamois lui firent défaut et, comme de Saussure et bien d'autres, elle dut se débattre contre l'affreux mal des montagnes. Ceux qui l'ont éprouvé une fois, savent comment il anéantit toutes les forces physiques et vient à bout des volontés les mieux trempées (1).

---

chers des Grands-Mulets et le Mont-Maudit les encadrent de leurs aiguilles noires et aiguëes. La chaine des Aravis est dans la vapeur et sur celle du Brevent dont le sommet est éclairé par la lune, se projette l'ombre des Aiguilles du Mont-Blanc, la pointe neigeuse du Buet domine ce tableau plein de poésie auquel je vais penser en m'étendant sur ma couchette et à la vue duquel j'écris cette description dans le moment même de l'impression qu'elle me donne. Ah ! si j'étais poète, quel hymme s'échapperait de ma lyre. »

(1) De Saussure, près de la cîme, fut saisi par ce même mal mystérieux : « J'espérais atteindre la cîme en moins de trois quart d'heure ; mais la rareté de l'air me préparait des difficultés plus grandes que je n'aurais pu le croire. Sur la fin, j'étais obligé de reprendre haleine à tous les quinze ou vingt pas ; je le faisais le plus souvent debout appuyé sur mon bâton, mais à peu près de trois fois l'une, il fallait m'asseoir. Ce besoin de repos était absolument invincible. Si j'essayais de le surmonter, mes

Toute lutte semble impossible, le moindre effort à accomplir apparaît l'égal d'un travail d'Hercule. Malgré le ferme désir d'arriver au sommet, Henriette d'Angeville faillit être terrassée à quelques mètres du dôme terminal (1). « J'ai eu à lutter contre deux ennemis aussi acharnés l'un que l'autre : des battements de cœur suffocants lorsque je marchais et un sommeil léthargique lors-

jambes me refusais leur service, je sentais un commencement de défaillance et j'étais saisi par des éblouissements tout à fait indépendants de l'action de la lumière, puisque le crêpe double qui me couvrait le visage, me garantissait parfaitement les yeux. Je fis diverses épreuves pour abréger ces repos ; j'essayais, par exemple, de ne point aller au terme de mes forces et de m'arrêter un instant à tous les quatre ou cinq pas, mais je n'y gagnais rien. La seule chose qui me fit du bien et qui augmentât mes forces, c'était l'air frais du vent du nord ; lorsqu'en montant j'avais le visage tourné de ce côté là et que j'avalais à grand trait l'air qui en venait, je pouvais sans m'arrêter faire jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six pas. Le mal ne le quitta pas au sommet et il éprouva beaucoup de peine pour faire ses observations. « J'étais obligé de me reposer et de souffler, après avoir observé un instrument quelconque comme après avoir fait une montée rapide. » Le mal de montagnes, comme le mal de mer, est rebelle aux remèdes. Pour le vaincre, il faut avoir une grande force de volonté. Surtout ne pas prendre d'alcool : c'est le plus sûr moyen d'aggraver l'indisposition. En plaine, en montagne, l'alcool, voilà l'ennemi.

(1) *Club Alpin de l'Ain*, p. 86. Lettre, le récit est plus animé que celui du Carnet vert.

que je m'arrêtais ; non un sommeil ressemblant au sommeil de chaque jour, mais accablant et passant des yeux dans tous les membres où il faisait circuler la léthargie. Les efforts de volonté que j'ai dû faire pour passer de cet état de torpeur au mouvement ne peuvent se dire. J'étais obligée de monter mon vouloir à sa dernière période, et alors j'obtenais un paroxysme nerveux de quelques minutes qui me faisait faire 7 à 10 pas convulsivement, puis mon cœur battant de nouveau à fendre ma poitrine et lorsqu'arrivait la suffocation, je me jetais par terre comme foudroyée par le sommeil stupéfiant dont je viens de vous parler. C'est dans cet état d'agonie où j'ai été quatre heures sans avoir eu un instant la pensée de renoncer à l'entreprise. C'est vous dire à quel point cette idée était enracinée, car le remède était là : il ne s'agissait que de tourner bride et de redescendre pour être complètement guérie. Un moment j'ai cru que la bête allait devenir victime des volontés despotiques de l'autre (1) ; lors, j'ai dit à mes guides ; si je meurs avant d'arriver à la cîme, traînez-y mon corps et laissez-le là, ma famille vous récompensera pour avoir exécuté ma dernière volonté. Grâce à Dieu, j'ai

(1) Expression empruntée à X. de Maistre. Seulement ici la *bête* désigne l'âme, principe moteur du corps et l'*autre* désigne le corps, ou mieux il y a confusion excusable.

pu me traîner moi-même jusqu'au bout et au moment même où mon pied a foulé le sommet, j'ai ressuscité comme par miracle. Un air vivifiant a circulé dans ma poitrine, le sommeil a fini, la vigueur est revenue à mes membres, l'intelligence a repris le dessus, et c'est dans la plénitude de mes facultés morales et physiques que j'ai admiré le magnifique et imposant spectacle qui s'offrait à mes regards. Il s'y mêlait un sentiment de satisfaction d'avoir vaincu par la force du vouloir un corps presque agonisant et d'avoir mené à bien une entreprise où beaucoup d'hommes, même courageux, eussent renoncé, s'ils s'étaient trouvés dans l'état d'angoisses atroces que j'ai combattu quatre heures. »

Le Carnet vert permet de compléter ce récit un peu succinct. Le thermomètre marquait —8, le pouls de l'ascensionniste battait 103. Son premier soin fut d'écrire à ses meilleurs amis (1). Puis,

---

(1) Dans la poche du Carnet, M. V. Augerd a retrouvé la copie des trois lettres écrites : A Mme H. de Nansouty. cîme du Mont-Blanc, 4 septembre 1838 à 1 h. 1/2. « Chère collègue, vous avez bon crédit là-haut, si c'est aux bonnes prières que vous me promettiez que je dois d'avoir atteint la cîme du Mont-Blanc sans accident et par un soleil radieux et qui me laisse voir ce grand spectacle dans toute sa magnificence. C'est de là que je viens faire part de la nouvelle à frères et amis et cette petite feuille ira vous prouver que je vous crois au nombre de ces dernières. » Pour éviter les doutes elle fit certifier par les guides la vérité de ses dires.

après avoir planté son bâton dans la neige, elle contempla le panorama divin, qui se déroulait autour d'elle. Elle fixa ses impressions le soir même aux Grands-Mulets : elles sont pleines de sincérité : le récit est spirituel et bon enfant. Cela jaillit si naturellement, que je croirai manquer à mon devoir, en ne pas citant encore quelques pages de ce récit. Les femmes quand elles écrivent à la diable écrivent toujours bien : « C'était bien le point culminant de l'Europe, car rien n'était au-dessus de moi qu'un ciel très foncé d'abord, puis diminuant de nuance jusqu'au bleu le plus clair touchant à l'horizon. Avec J. Couttet et Fr. Desplan, je fis ma petite tournée de la cime. On dit qu'il n'y a pas de son à cette hauteur et qu'un coup de pistolet ne s'entend pas. J'entendis parfaitement les dénominations qu'ils me firent l'un et l'autre des cimes principales. Tout aussi bien, j'entendis Couttet dire que lorsqu'on amenait une dame au Mont-Blanc, on pouvait bien lui demander la permission de l'embrasser. Je répondis : « de grand cœur ». Et j'entendis le bruit de la bonne grosse embrassade, bien consciencieuse que me donnèrent les deux montagnards. De tout ceci, je conclus que les voyageurs aiment à brillanter leurs récits par des circonstances extraordinaires ou qu'il y a variété dans les effets atmosphériques de cette haute

cime. Quant au panorama qu'elle offre, je ne puis mieux le comparer du côté de l'Italie et de la Suisse, qu'à un océan dont les cimes forment les vagues ; c'est par centaines, par milliers qu'on en voit : au-dessus de tous, le Mont-Rose d'Italie s'élève majestueusement et ressemble à une immense citadelle, un peu plus loin, à gauche, le Mont-Cervin s'élance aussi et semble regarder le Mont-Rose ; il a la forme d'un bonnet phrygien. Mes guides me désignent encore la vallée d'Aoste et de Courmayeur qui ont l'air, de la cime, d'être au fond de précipices affreux... Au delà des monts, je n'ai rien vu, mais rien, rien, rien, ni la Lombardie, ni l'Adriatique, ni Venise, ni Milan. Pourtant le jour était radieux, ma vue longue et ma lunette excellente. Ah ! mes prédécesseurs, quels yeux ou quelle foi vous avez eu ! »

Il n'est pas question dans la relation de l'auteur d'un fait raconté par Durier, Couttet et Desplan, les seuls guides valides auraient élevé au-dessus de leur tête la fiancée du Mont-Blanc (1). Elle resta cinquante-cinq minutes au sommet, dans un état de béatitude physique et morale extraordinaire en dépit d'un froid vif et piquant ac-

---

(1) V. Parlatore, *Viaggio alla catena del monte Bianco*, Firenze 1850, lettera sesta, 1849. Parlatore tenait le récit d'un guide de la caravane d'Henriette d'Angeville.

compagné d'air qui, de temps en temps, ramassait à la cime, pour vous le jetter au nez, des petites bouffées de neige et de grésil. Un pigeon, qu'on avait apporté dans une petite cage fût lâché du sommet; il devait porter un message aux chamoniards; on ne le revit jamais; la pauvre bête tomba en route tué par le froid ou par l'air trop léger. Henriette d'Angeville fit une dernière manifestation : elle prit sa gourde et but à la santé du comte de Paris qui venait de naître et à la prospérité de toute la famille royale. Ce qu'elle but n'était autre chose que du lait d'amandes. Elle était sobre comme les bons alpinistes de nos jours.

Puis il fallut descendre : d'abord à la *ramasse* sur la neige durcie du Dôme, le mode de locomotion le plus agréable que nous connaissions, pourvu qu'on sache s'arrêter à temps sur le bord des crevasses. Le passage du mur de la Côte fut particulièrement dangereux : on dut se servir de la corde, recreuser les escaliers; et sur le Grand Plateau, la neige était molle et on y enfonçait, cela rendait la marche lente et fort pénible. « Nous repassons silencieusement sous les seracs du Dôme du Gouté : ce passage est dangereux et solennel. On presse le pas, on ne dit mot, on dirait des gens poursuivis qui fuient un ennemi qu'ils n'osent se retourner pour regarder. Au fait,

il est là l'ennemi, c'est la mort. Elle est suspendue sur la tête, elle est sous les pieds, car un pont de neige vous sépare d'abîmes de plusieurs centaines de pieds. J'enfonce dans l'un d'eux et sens ma jambe dans le vide : je la retire bien vite en m'aidant de la main du guide pour la ravoir, et me laisse attacher pour en passer un énorme (1) ». Et il fallut brasser la neige encore longtemps, entendre le bruit des avalanches du Mont-Maudit « une friandise » et à l'arrivée aux Grands Mulets crayonner à l'aveuglette sur le Carnet vert, les notes alertes que je viens de transcrire, être secoué par une bise glacée et cinglante, si cinglante qu'on ne peut dresser aucune tente. Il faudra donc coucher face à la lune, cela n'est pas fait pour altérer la bonne humeur de la victorieuse. Elle ne dormit pas, toute la nuit, au dire de Couttet, elle « bougilla », ne se trouvant pas à merveille sur son lit de roc, avec une peau de mouton et une couverture pour matelas. Et le lendemain elle descendit au pas gymnastique, avec bonheur, le glacier des Bossons. Elle eut le temps de cueillir des fleurs pour orner son album, elle but du lait bouilli que lui avait apporté une petite savoyarde, Silvie Favret, et arriva pimpante à Chamonix.

---

(1) *Revue Alpine*, 102, 1900.

IV

Le Triomphe. — La gloire d'un jour. — Fin mélancolique.

Vraiment, Henriette d'Angeville est d'une franchise aimable. Elle ne sait pas mentir, et elle étale son « moi » avec une telle bonne humeur, une telle satisfaction qu'on l'écoute avec un plaisir infini. Au retour de sa grande expédition, elle ne songe nullement à faire la modeste : elle triomphe au contraire avec candeur et rapporte avec un plaisir visible, les succès que lui valent et sa bravoure et son endurance. Elle a réalisé son rêve, ce qui est donné à bien peu d'entre nous, elle excite une admiration sympathique ; elle le voit. Elle le dit à la bonne franquette, sans rougir, sans afficher une fausse pruderie. Lisez ce qu'elle écrit le 5 septembre à Chamonix, et dites après cela que vous n'êtes pas conquis par son sourire, sa verve et son orgueil : « Enfin, me voilà au port, les pieds dans mes pantoufles, enveloppée dans ma pelisse, ayant pris un bon bain, fait un robuste dîner, point fatiguée, mais dans une agitation de corps et d'esprit qui éloigne le sommeil de ma paupière. Qu'il est doux le succès ! Qu'il est enivrant même lorsqu'il s'ensuit

un intérêt général, qu'on vous témoigne avec une vivacité qui ressemble à de l'enthousiasme. Je crois rêver en pensant à ce retour triomphal, à cette aimable lady Cullum venant si loin à ma rencontre, à ce syndic venant me complimenter, à ce peuple, se précipitant hors des maisons pour me voir, à ces étrangers venant me féliciter et faisant cortège, à cette population entière bordant ma route, aux boîtes tirées, aux fenêtres, balcons, galeries et belvédères des hôtels garnis de voyageurs qui témoignent leur vive sympathie, à cet escalier que je n'ai pu monter sans sentir ma main serrée par tant de mains, à ce siège de ma chambre fait par des étrangers partant qui tous voulaient voir l'héroïne, la féliciter et emporter un mot de sa main. »

Elle avait conquis tous les Chamoniards, qui l'avaient suivis dans sa grande grimpée. Elle n'était cependant pas très présentable au retour. Oyez plutôt : « Les yeux me cuisent, ma peau de la figure s'en va, le bout de mon nez et mon menton sont comme des raves. Du reste, tout va à merveille ! Pas de fatigue de jarret, ni de reins, ni de hanches, ni de tête. Le moral est au mieux et mon amour-propre à un très haut degré, car je trône et on brûle de l'encens à mes pieds. » Et elle est heureuse de son succès, elle en jouit avec une naïveté qui désarme ; pas de fausse

pruderie chez elle ; elle est incapable de cacher ce qu'elle pense. « Pendant les trois jours que j'ai encore passé à Chamonix, il n'aurait tenu qu'à moi de me croire reine, je pensais rêver tout éveillée en me trouvant tout à coup célèbre pour avoir eu deux bonnes grosses jambes de montagnards et la forte volonté de m'en servir, pour aller à quinze mille pieds de hauteur. Le rêve de Chamonix continue à Genève, on se m'arrache et comme je ne suis point insensible à la gloriette, tout cela me chatouille agréablement, je l'avoue, ce côté un peu faible qu'on nomme l'amour-propre (1) ». Cette course l'a rajeunie, et si elle n'avait pas des rides et des cheveux blancs, elle se croirait revenue à vingt ans par le pouvoir de quelque bonne fée.

Tous les villageois s'étaient précipités au-devant d'elle, avec leur municipalité au premier rang; les étrangers, les Anglais surtout faisaient cortège. On tira, en son honneur, *les boites*, cette artille-

---

(1) *Club Alpin de l'Ain*, p. 87. M. Augerd dans la publication du Carnet vert a cru respecter même les fautes d'orthographe du manuscrit. Je crois qu'il y a là un excès de fidélité. Henriette d'Angeville faisait des fautes d'orthographe. Etait-il utile que nous sachions qu'elle écrit jarret sans redoubler l'r ? Si elle avait publié sa relation, elle y eut mis plus de coquetterie. Nous pouvons dire cela sans nuire à son éditeur, dont la science et la modestie sont connues.

rie campagnarde, d'un maniement si dangereux. A peine est-elle rentrée dans sa chambre qu'on en fait le siège ; ces curiosités indiscrètes sont le revers de la médaille de la gloire. Il faut donner à chacun quelques mots sur une carte. Et cela dura ainsi quatre heures consécutives. Sur sa table, elle retrouve les billets qu'elle avait laissé là, en cas de mort de l'expédition. Elle a eu le temps, cependant, de chausser ses coquets brodequins gris, pour recevoir ses admirateurs. La fiancée du Mont-Blanc soigne toujours la mise en scène. On voit que c'est une française ; qu'elle a du goût et veut paraître en public avec avantage.

Puis elle offrit un repas solennel aux guides qui l'avaient accompagnée et au dévouement desquels elle se plait à rendre hommage. Marie Paradis y vint aussi, but du vin blanc clairet, se montra fort civile envers l'assistance, porta des santés ; comme elle avait sa petite pointe de vin, elle fit un récit fort gai de son ascension. Ensuite, sur la foi du serment, les guides délivrèrent à leur voyageuse, des certificats en règle par main de notaire, signés par tous les membres de la caravane. Ils y attestaient qu'elle était bien la première femme étrangère à la vallée qui avait vaincu le Mont-Blanc. Ils furent, du reste, si contents des gratifications qui leur furent accordées, qu'ils

s'ingénièrent pour apporter de gracieux présents à l'ascensionniste. Simon, lui apporte un baril de miel (1) ; Desplan, des perdrix blanches. Tous sont joyeux du succès, d'autant plus que, depuis la grande journée, leur montagne s'est voilée, que là-haut, la tempête a fait rage, et que nul n'a pu revoir le blanc sommet. « A quoi tiennent les évènements pourtant : si nous étions partis des Grands-Mulets à quatre heures au lieu de deux, l'ascension manquait et nous nous trouvions dans la tourmente. Si on était revenu sans avoir atteint la cîme on se serait moqué de nous ; s'il avait péri l'un de mes guides, on m'aurait lapidé pour la fantaisie dangereuse que j'avais eu d'aller là et si j'avais péri on aurait dit : c'est malheureux, mais que diable allait-elle faire dans cette galère ! et voilà. Sur cette sage réflexion va-t-en au lit, M[lle] Henriette d'Angeville, et apprécie la louange à sa juste valeur. »

Enfin, le 8 septembre, elle quitte Chamonix et se dirige vers Genève : elle est partout considérée avec respect et admiration (2). En passant à

(1) Le miel de Chamonix a une réputation très ancienne : celui qui vient des alpages est blanc, celui de la plaine est blond. On l'expédie souvent en rayon. Le vase employé est un petit baril de bois de sapin.

(2) Je trouve dans le journal une anecdote gentiment contée et d'une psychologie fort juste, on me saura gré de ne pas l'oublier : « De Servoz, je pars pour Saint-Martin

Bonneville, elle n'oublie nullement d'aller porter plainte contre les aubergistes Laffin, à M. d'Onaz, commandant la province du Faucigny, et comme elle aime la justice distributive, elle lui recommande un de ses auxiliaires dont elle a eu fort à se louer. A Genève, nouvelle fête, ses amies, MMmes Augerd, Juliard, Lhuillier, Mallet, sont friandes de détails : Elle narre, narre à perdre haleine, sans oublier une malice à l'égard du ciel : « Je parle même des prières faites pour l'ascen-

---

avec projet d'aller voir de près la cascade de Chède. Tout proche du sentier qu'on prend pour y aller, je rencontre un petit bambin d'environ dix ans auquel je demande s'il veut me servir de guide. « Tout de même, dame ». « Allons, conduis moi ». Il passe devant, je le suis et fort lentement, tous deux, nous arrivons en face de la cascade, j'en fais une esquisse, puis je reviens sur mes pas et arrive au terme, je lui demande combien il lui faut. — « Ce que vous voudrez, répondit-il ! » — « Mais enfin, que te faudrait-il pour te faire bien content ? – « Ce que vous voudrez, répond-il en se grattant l'oreille ». — « Si tu ne dis pas ce que tu veux, je ne te donnerai rien du tout : allons, parle vite. » Lors, se redressant en bambin qui prend son parti d'être bien indiscret, il me dit : « Eh bien, donnez moi huit sols. » Puis il s'arrête, étonné de sa hardiesse. « Si tu es content de huit sols, tu le seras encore plus de vingt, les voilà, et souviens-toi de la dame du Mont-Blanc ». Il reste un moment ébahi de sa fortune, puis se sauve à toutes jambes, et moi, le voyant heureux, je le rappelle pour ajouter encore, mais il est bientôt hors de vue, et je reste avec le regret de ne pas lui avoir donné un million, c'est-à-dire, cinq francs en gros sous : tout est relatif. »

sion et ajoute, en plaisantant, qu'on a crédit là-haut puisqu'il y a du providentiel dans la justice du temps accordé pour l'ascension et édifie l'assistance à ce qu'il m'a semblé. La baronne me dit à l'oreille que si je ne me convertis pas du coup, elle me tient pour une endurcie ». Le petit *Journal de Savoie* reprit tous ces faits à sa grande colère, il prétendit que la femme de chambre de l'ascensionniste avait fait dire des messes pour le succès de l'entreprise : elle ne veut pas qu'on lui fasse dire que c'est aux messes qu'elle attribue le succès de son entreprise. C'est lui prêter une *capucinade* aussi éloignée de sa pensée que de sa façon de dire. Pour éviter la fatigue ou l'aphonie, elle réunit vingt personnes à la fois, pour leur donner les détails de l'exploit. Enfin, il ne lui reste plus qu'à écrire une relation plus détaillée et à achever ses dessins, puis elle prend gentiment congé de son petit livret, compagnon de son voyage, auquel elle a confié, avec une franchise parfaite, ses pensées et ses impressions de route (1).

---

(1) Les frais de son expédition furent assez élevés, les guides à eux seuls coûtèrent plus de *mille francs*, bien plus puissants comme monnaie libératrice qu'aujourd'hui: ce qui nous vaut ces réflexions pleines de sens : « d'où je conclus que s'il est nécessaire d'avoir *bon pied, bon œil et forte volonté* pour aller au Mont-Blanc, il est encore une quatrième condition voulue, c'est d'avoir le *gousset bien*

Elle ne s'arrêta pas à Genève et son amour de la gloriette l'emporta jusqu'à Paris : elle y fut à la mode un jour ; Mme Emile de Girardin nous en a laissé le témoignage suivant (1) : « Le lion du monde fashionable et intelligent est en ce moment la célèbre Mlle d'Angeville, cette voyageuse intrépide qui, l'année dernière, a gravi le Mont-Blanc, la première, la seule femme qui eût accompli ce dangereux pèlerinage. Chacun veut la voir ; on l'entoure, on l'interroge, et Mlle d'Angeville répond aux nombreuses questions dont on l'accable, avec beaucoup de bonne grâce et d'esprit ». Le *Journal des Débats* se met en frais pour signaler à ses graves lecteurs cet évènement

---

garni pour faire noblement les choses, car il semble qu'on ne peut se regarder acquitté par un rouleau de 100 francs avec des gens qui exposent leur vie pour satisfaire à vos dangereux plaisirs. C'est de la reconnaissance qu'on doit aux guides qui ont entouré votre personne de tant de soins, de surveillance et d'active sollicitude. Il est doux de le leur témoigner autrement que par des paroles, en ajoutant à la rémunération qu'ils gagnent au péril de leur vie, les petits présents qui, en prouvant la satisfaction, sont un bien dans leur ménage. Ah ! si j'étais riche, je ferais les choses avec une générosité plus influente pour le bien être de ces braves gens, qui s'attachent aux voyageurs qu'ils guident dans leur belles vallées et méritent qu'on leur en garde le souvenir. »

(1) *Lettres parisiennes du vicomte de Launay*, t. II, p. 241, cité par Mme Paillon.

« sensationnel » ; il publie une lettre de son correspondant de Chamonix où se trouvent les lignes suivantes : « Toute la vallée est en émoi : depuis l'ascension de M. de Saussure, aucun évènement n'a produit autant d'effet que celui dont nous venons d'être témoins. Une femme a eu le courage de monter sur le Mont-Blanc ; cette femme est française, elle se nomme Mlle d'Angeville ; on la dit sœur du député de l'Ain. Les guides qui ont accompagné cette demoiselle ne peuvent se lasser de vanter le courage et la force avec lesquels elle a surmonté tous les obstacles de ce voyage difficile et périlleux. Aussi, le matin, quand elle est redescendue, c'était un enthousiasme difficile à dépeindre ; on a tiré le canon (les boites), les habitants de la vallée se sont portés à sa rencontre, tous voulaient voir l'héroïne et le nom de d'Angeville est désormais inscrit à côté de ceux de Jacques Balmat et de Saussure. »

Le *Courrier de Lyon*, un de nos plus anciens journaux de la province, lui consacra aussi plusieurs colonnes, il en fut de même du *Courrier de l'Ain* et du *Galignani*, périodique cité dans le Carnet vert. Après avoir savouré pleinement son succès, elle rentra dans son château de Lunes : elle songea d'abord à rédiger une relation de son voyage extraordinaire. Elle existe, cette

relation, elle est encore inédite : des dessins, aquarelles et portraits ornent et commentent le texte. Je ne connais pas cette relation écrite à tête reposée, mais je suis sûr quelle est loin de valoir les notes primesautières, écrites dans l'ardeur du combat, qu'enflamme un souffle de bravoure, et qui sont pétillantes d'esprit.

La fiancée du Mont-Blanc garda jusqu'à la fin de sa vie sa passion pour la montagne. Nous l'avons déjà vu monter en 1842 au Signal de Retord, en plein hiver, par un froid redoutable. Elle avait 69 ans lorsqu'elle entreprit l'ascension du Oldenhorn. Cela va nous permettre de faire une dernière citation tirée d'une lettre écrite probablement de Lausanne. Vous verrez qu'elle n'avait perdu aucune de ses qualités anciennes : elle était encore marcheuse intrépide, et narratrice intéressante : « Je suis partie des Ormonts-Dessus à cinq heures et demie, en petite robe de toile et en minces bottines, croyant arriver en six ou sept heures à la cîme de l'Oldenhorn, admirer une des plus splendides vues alpestres et revenir coucher de jour dans un chalet qui partage la route ! Quelle n'a donc pas été ma surprise en marchant dix heures consécutives, pour arriver à cette haute cîme, les deux dernières dans une lutte pénible avec des débris de rochers qui glissent en vous entraînant et doublent la route

en vous faisant faire autant de pas en arrière qu'en avant ! Et la descente donc ; ça été encore bien pis : la *crinoline* mises en pièces ainsi que les bottines, les pierres faisant invasion dans la chaussure, et obligée de marcher quatre heures avec cet agréable accessoire et encore quatre le lendemain ; de là couchée aux Ormonts. Une pareille excursion, dans de semblables conditions, faite par une femme de soixante-neuf ans et demi, vaut le Mont-Blanc escaladé à quarante-quatre et m'a donné plus de plaisir pour la vue, car dans l'ascension du géant des Alpes, je m'attendais à plus et dans celle d'Oldenhorn à beaucoup moins.

« Tout ce que je sais, c'est que c'est terriblement haut et difficile dans le dernier moment, mais qu'on en est dédommagé par la splendide vue des Alpes Pennines, avec lesquelles on se trouve face à face, et par l'immense panorama dont on est entouré. Voyant que nous devions être surpris par la nuit avant d'avoir eu le temps de regagner le chalet où est la couchée, j'avais la velléité de coucher sur cette cîme pour y voir lever la lune, puis le soleil ; mais mon guide mit un *veto* si énergique sur ce projet qu'il me fallut y renoncer et le suivre dans le labyrinthe de ravins ou de rochers où la nuit nous surprit et où à mon tour et à temps j'ai dit : Je veux rester là,

jusqu'à ce que je sache où je suis, et où je vais! C'est près d'un abîme que j'ai été têtue si à propos. Résumé : je me porte à merveille et n'ai aucune suite fâcheuse de mon équipée, mais au contraire un souvenir à ajouter à tous ceux que laisse la vue de belles œuvres de Dieu. L'Oldenhorn est ma vingt et unième ascension alpestre et sera probablement une des dernières, car il est sage à mon âge de quitter le bâton de touriste avant qu'il ne vous quitte ». Elle vécut encore longtemps après cet exploit : elle s'éteignit en 1871, âgée de 78 ans.

*
* *

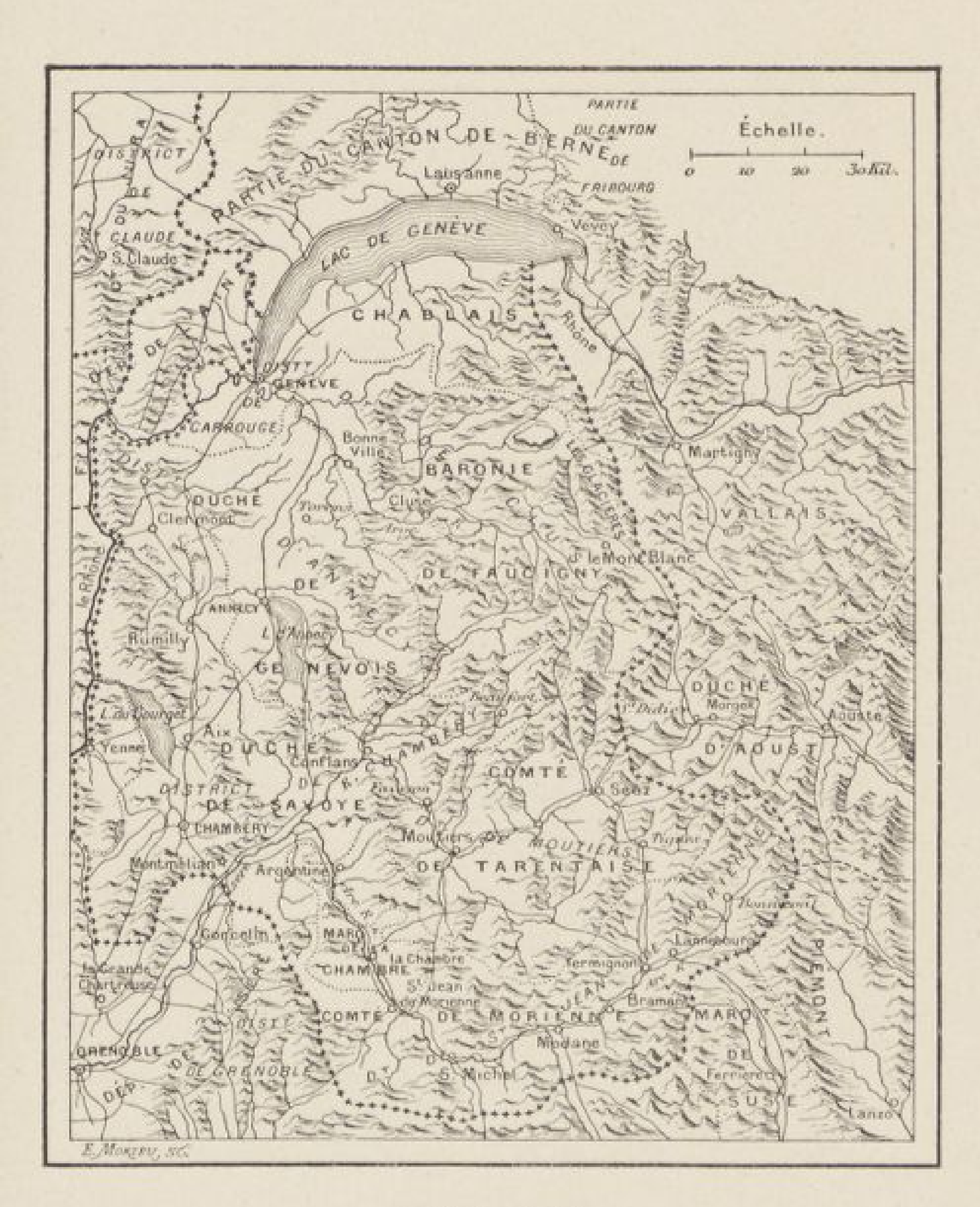
Dans les pages qui précèdent nous avons laissé parler le plus souvent possible, la grande alpiniste, et nous sommes sûrs que personne n'aura l'idée de s'en plaindre. On aura goûté sans doute, autant que nous, l'aimable bonne foi de la narratrice, la prestesse de sa plume, la légèreté de ses récits. Elle nous ouvre vraiment son âme dans ces confidences écrites à la diable, tantôt sur le sommet même de la grande montagne, tantôt derrière un rocher des Grands Mulets, au milieu du bruit strident ou sourd des avalanches. Enfin, malgré son amour pour la gloriette, elle nous donne en somme une belle

leçon de modestie. Tous les voyageurs, à peine rentrés en leur logis, écrivent des récits souvent artificiels de leurs exploits et les impriment dans les journaux et les Revues. M[lle] Henriette d'Angeville, n'a pas imité leur exemple. Elle a entrepris sa « grimpée » pour avoir de glorieux souvenirs, pour alimenter sa journalière conversation. Elle a rédigé ses impressions, mais elle s'est bien gardé de les offrir au grand public. Elle les a reservées pour ceux qui l'aimaient véritablement. Est-ce simple modestie ou coquetterie raffinée ? Nous ne pouvons le dire, mais le mystère qui a plané longtemps sur cette aventure extraordinaire, a bien servi la mémoire de cette grande alpiniste.

J. Corcelle.

1900. Ceyzérieu (Ain.)





CARTE

DU MASSIF DU MONT-BLANC

Dressée en 1792 par Longchamps

NOTES ET DOCUMENTS

A qui appartient le sommet du Mont-Blanc

L'Alpinisme – Ses Différents Modes

Nous voulons faire suivre la Notice que nous avons consacrée à Mlle H. d'Angeville de quelques notes et documents se rapportant à ce qui a fait le centre de sa vie, je veux dire le Mont-Blanc. Aussi reproduisons-nous deux articles publiés par nous dans *La Nature*, se rapportant au Géant des Alpes.

I

Le Sommet du Mont-Blanc

Des contestations internationales se sont produites à maintes reprises au sujet de la propriété du Mont-Blanc. Nous avons étudié cette question dans un article paru le 21 juillet 1897, dont nous allons reproduire le texte, avec une carte dont nous avons obtenu la reproduction. Nous adressons nos remercîments à qui de droit.

« Le Mont-Blanc est un énorme massif des Alpes françaises, le plus élevé, le plus connu. Il nous appartient et cependant on cherche à nous l'escamoter.

« Nos bons voisins les Suisses déploient une ténacité incroyable pour faire croire au monde entier que le Géant des Alpes est leur propriété. Lisez les guides-réclames qu'ils lancent de tous côtés et vous verrez que je n'exa-

gère rien. Vous seriez sans doute très mal reçu à Genève, par exemple, si vous affirmiez avec énergie que le Mont-Blanc est bien notre propriété. Cette utopie du Mont-Blanc suisse est si bien en train de devenir une réalité, que nous sommes exposés même à l'enseigner en France. J'ai lu dans un Abrégé de géologie rédigé par un savant éminent, M. de Lapparent, la phrase suivante : « Quand un glacier « est puissamment alimenté, comme c'est le cas en Suisse « pour la Mer de Glace du Mont-Blanc, etc. »

Cette mainmise de nos voisins sur une partie de notre domaine ne pourrait avoir lieu si on avait conservé au département actuel de la Haute-Savoie, le beau nom qu'on lui donna en 1792, qui était précisément celui du Mont-Blanc. C'était une affirmation constante de notre droit de propriété. Nos voisins n'auraient pas osé imprimer, comme ils le font couramment, que la Mer de Glace étend ses vagues d'azur sur le territoire suisse. Il est du reste intéressant de rechercher quels sont au juste nos droits sur le Mont-Blanc : c'est une question dont la diplomatie s'est occupée et dont la solution date d'hier.

C'est en 1792 que fut organisé le département du Mont-Blanc. Il était fort étendu et comprenait « la ci-devant Savoie » suivant le langage de l'époque. Une carte fut publiée à Paris, en décembre, sous la direction de P. Longchamps, ingénieur-géographe, éditée chez Basset, rue Saint-Jacques, au coin de celle des Mathurins. Les montagnes y sont dessinées assez régulièrement, suivant la mode de l'époque. Le Mont-Blanc se compose de deux parties : les Glacières et le massif proprement dit. Les Glacières, dont parle en détail de Saussure, ne sont rien autre que les grands glaciers qui s'étendent au nord, sous les noms de glaciers des Bois et Mer de Glace, glacier de l'Argentière, glacier du Tour. Ils étaient peu connus. Un

évêque les avait maudits en grande pompe ; les Chamoniards n'osaient s'aventurer sur leurs vagues perfides. Le Mont-Blanc mesurait alors 2.450 toises. Il était compris tout entier en France. La ligne qui servait de frontière avec l'Italie passait au pied du versant oriental du massif. Le cartographe de 1792 était d'accord avec l'ancien usage, qui attribue une montagne à la commune d'où l'ascension est facile. Or, à l'époque dont nous parlons, on n'avait point escaladé le Mont-Blanc par Courmayeur, et les habitants de la localité italienne ne pouvaient revendiquer en aucune façon la propriété d'un sommet qu'il leur était impossible d'atteindre. La carte de 1792 contient même un détail extrêmement curieux : elle porte l'indication d'un chemin qui traverse le massif du Mont-Blanc, avec point de départ de Tines, et parcours à travers la Mer de Glace et le col du Géant. La route va aboutir à Courmayeur. Elle n'existe plus, et on a peine à croire, étant donné la configuration des montagnes, qu'elle ait pu exister, même sous la forme d'un chemin muletier.

La question du Mont-Blanc devint complexe le jour où furent créés deux nouveaux départements alpins : le Léman et la Doire. Le département auquel il a donné son nom risquait d'être séparé de son monumental patron : on l'avait privé de certains territoires de montagnes, assez mal définis, au profit des nouveaux venus. Le préfet du Mont-Blanc, Verneilh, en 1805, essaya de fixer ses droits sur le mont fameux, comme il appelle le Mont-Blanc dans sa statistique de l'an VIII. Mais on n'avait pas encore inventé l'alpinisme à cette époque et la possession d'arpents de neige ne passionnait personne. D'après Verneilh, « la limite du département du Mont-Blanc, en partant du col du Bonhomme, aurait suivi les bases du glacier de Trelautai, de la Frasse, de Miage, de Bionnas-

say, l'aiguille du Gouté, celle du Midi, celle du Géant, et le bas du glacier de Brenva, jusqu'au mont de la Seigne. Cette nouvelle division était d'ailleurs indifférente au fond en ce sens qu'il ne s'agissait que d'un espace de terrain inaccessible à toute végétation et domaine éternel des neiges et des glaciers : mais le ministre de l'intérieur, à qui ce sujet avait été communiqué, n'a pas cru qu'il fût convenable, du moins quant à présent, d'y donner suite ». Et le malheureux sommet resta sans maitre bien déterminé.

Arrivons à 1860, c'est-à-dire au moment où la Savoie fut réunie définitivement à la France. Vous croyez que le sort de l'objet en litige va être définitivement fixé. Il n'en est rien : on ne voulait pas alors épiloguer sur des points obscurs ou délicats; on s'en tint à des à peu près. Une limite, indiquée par une ligne brisée, fut tracée sur la carte. Cette ligne n'avait de précision qu'à l'endroit où elle touchait un col. Le domaine de chacun était là soigneusement indiqué. Qu'importaient après tout ces hautes cîmes où tournoyaient les neiges glacées et les vents éternels !

Mais les contestations ne tardèrent pas à se faire jour : les guides de Courmayeur trouvèrent un chemin pour arriver au sommet du Mont-Blanc, et dès lors considérèrent le Mont-Blanc comme leur propriété. On a été amené ainsi à préciser certains détails qui étaient restés un peu vagues dans le traité de Turin de 1861. La frontière ne suit pas partout la ligne de faite. Elle englobe dans le territoire français le sommet du Mont-Blanc. L'observatoire de M. Janssen dresse sa petite silhouette noire sur la terre ou plutôt sur la glace française. Nous avons abandonné à l'Italie la base du massif, mais nous conservons la crête orgueilleuse et nous pouvons enseigner que « le

géant des Alpes » est bien en terre française et nous ferons bien de le crier très haut. Beaucoup de touristes l'ignorent et donnent la montagne entière à nos voisins. La situation internationale du Mont-Blanc est fixée : mais ce malheureux sommet n'est pas encore au bout de ses tribulations. Il n'a pas à l'heure actuelle d'état civil. Il est en effet revendiqué par trois communes françaises : Saint-Gervais, les Houches, Chamonix. Chacune de ces communes possède un chemin d'ascension pour arriver au point culminant ; elle a par conséquent droit à la propriété de la montagne, et, par suite, elle pourrait voir son revenu grossi de profils considérables. Chamonix, jusqu'à ce jour, a eu tous les avantages. Elle tire des fermages énormes des hôtels de Montanvert et des Grands-Mulets. Ses voisines voudraient avoir leur tour et montrent les dènts. Les géomètres se sont mis à l'œuvre et cherchent à déterminer les droits respectifs des plaideurs. Mais les titres de propriété font défaut. En 1730 on cadastra avec soin les territoires de la Savoie. Mais les arpenteurs s'arrêtèrent à la lisière des glaciers et laissèrent indivis ces espaces où l'on ne voyait que des rochers arides, des amas de neiges, où l'on ne marchait qu'avec peine, où l'homme ne pouvait pas vivre. Nous avons changé de goût. Et voilà pourquoi trois communes voisines du Mont-Blanc se disputent depuis de longues années.

... Je relis ce que je viens d'écrire sur le Mont-Blanc et malgré moi je suis envahi par un sentiment très vif de la vanité de la parole humaine. Qu'importent après tout les petites lignes que nous traçons sur les merveilles de la création ? Que les hommes hésitent sur leur nationalité plus ou moins éphémère, elles restent toujours infiniment belles. Il nous souvient d'avoir admiré le Mont-Blanc par une fraîche matinée de juillet. Nous montâmes avec une

allégresse indicible ce petit sentier à mulet qui de Chamonix mène à Montanvert. Les bois de sapins frémissaient les moraines anciennes se coloraient au soleil ; çà et là, dans les éboulis noirâtres, on voyait éclater, comme des tâches de sang vermeil, d'admirables corbeilles de rhododendrons. Subitement, nous arrivâmes sur un plateau recouvert d'une herbe où scintillaient des brindilles de neige. Devant nous s'étalaient les vagues, blanches, vertes ou bleues, de la Mer de Glace : dans une brume rose, légère, on voyait se dresser les beaux séracs de la Jonction. En levant les yeux, nous aperçumes les aiguilles qui forment au grand glacier comme une couronne de diamants : l'aiguille Verte avec ses à-pics vertigineux, l'aiguille du Dru, majestueuse et sereine, les Grandes Jorasses et les Charmoz, avec leurs fines ciselures pareilles aux flèches des églises ogivales. Nous passâmes là quelques heures de contemplation délicieuse, aucun touriste ne troublait le silence de la montagne. Et vraiment nous ne pensâmes pas à nous demander quel avait été sur nos cartes le sort que nous avions assigné à ces pics immobiles et muets.

II

L'Alpinisme *(Août 1900)*

L'Alpinisme est à la fois une science et un sport. C'est une science parce qu'il exige pour être pratiqué avec fruit une méthode rigoureuse, des études précises, une connaissance exacte et spéciale de la montagne. C'est un sport, un des plus attrayants, un des plus utiles ; il développe chez l'homme des facultés précieuses ; l'énergie.

l'endurance, le sang-froid. Le moment est venu où il peut être pratiqué sur les névés immaculés et sur les pentes vertes des alpages; il est de saison de parler de lui, d'en faire un peu l'histoire, d'indiquer les règles principales que doivent observer ceux qui veulent s'y livrer avec quelque agrément.

Nous aimons beaucoup les montagnes; nos ancêtres en avaient une peur affreuse, ils les évitaient avec soin et au lieu d'en escalader les cimes les plus élevées, ils se contentaient de franchir les cols les plus accessibles lorsqu'un voyage dans les Alpes les obligeait à cette cruelle nécessité. Le premier géographe moderne qui nous ait indiqué son sentiment sur ce sujet c'est le suisse Josias Simmler. Il a écrit un livre, aujourd'hui peu connu, que nous avons feuilleté à la bibliothèque d'Annecy avec ce titre : *Vallesiæ et Alpium descriptio* 1633. Un chapitre est consacré aux difficultés des passages dans les Alpes èt aux moyens d'en triompher. Simmler signale comme des fléaux terribles, les glaciers, les précipices, les sentiers en corniche, les rochers croulants; bref tout ce qui constitue pour nous l'incomparable poésie de la montagne.

En ce temps on prend pour franchir un col, celui du Mont Genèvre par exemple, où passa peut-être Annibal, plus de précautions que nous en observons pour aller au Mont-Blanc. Pour se protéger du froid on se recouvre de vêtements de laine; sur la poitrine on s'applique des feuilles de papier ou de parchemin. « Les yeux sont protégés par des lunettes noires, des visières, des voiles de couleurs sombres. On adapte aux chaussures des crampons mobiles. Pour traverser sans danger les neiges molles, on se munit de menues baguettes ou des cercles de bois pareils à ceux des tonneaux et de la mesure du

pied ; on y entrelace d'un bout à l'autre des cordes en forme de treillis et on les fixe sous les chaussures. La trace des pas en est élargie et la neige porte ou peu s'en faut. » C'est la raquette employée de nos jours par nos chasseurs alpins et dont Xénophon mentionne déjà l'existence dans sa traversée de l'Arménie. L'équipement est complété par un bâton armé d'une pointe de fer, par un sac à provision d'autant mieux garni, que les hospices des cols ne peuvent fournir qu'une maigre pitance. Ils ont même parfois si peu de combustible que les voyageurs avisés font en route de petits fagots de bois mort et de rhododendrons desséchés. Le sentier est étroit, on marche avec des précautions infinies. Des éclaireurs explorent la route pour arrêter au bon endroit les caravanes arrivant en sens contraire.

Tel était l'alpinisme à l'époque de Simmler. Ceux qui le pratiquaient n'étaient ni des dilettanti ni des savants : on n'aimait pas la montagne pour elle-même : le Mont-Blanc s'appelait le Mont Maudit, nul ne s'aventurait sur les vagues perfides de ses glaciers. Des dieux mystérieux et terribles y avaient établi leur demeure et en gardaient jalousement les entrées. Il fallut l'obstination de Saussure pour vaincre le monstre. Le grand géologue genevois auquel nous devons la première description scientifique de nos Alpes désirait ardemment monter au Mont-Blanc. Mais on ne connaissait aucune route d'ascension. Jacques Balmat réussit à en découvrir une et il eut l'honneur de conduire l'illustre genevois sur le Dôme immaculé, que personne n'avait dompté avant lui.

Le matériel d'expédition était alors assez encombrant, il était très lourd, assez mal adapté au travail à effectuer. De Saussure avait dix-sept guides : le plus grand nombre d'entre eux portait ses instruments de physique. Chacun

était pourvu d'un voile de crêpe noir, pour préserver le visage contre les brûlures de la neige, de souliers armés d'énormes crampons de fer pour éviter les glissades sur le névé. L'équipement était complété par un solide bâton ferré : comme le piolet n'était pas inventé, la caravane de Saussure s'était munie de plusieurs haches très tranchantes pour tailler les degrés sur la glace. La corde n'était pas d'un usage général. Les premiers guides, ceux qui frayaient le chemin, se liaient seuls avec une corde de chanvre. Enfin, pour franchir les crevasses, on se servait d'une échelle à barreaux plats, très encombrante, et qui de nos jours n'est plus employée. Ai-je besoin d'ajouter que, vu l'absence de refuge et d'hôtel, on était obligé de se munir d'une tente-abri et de couvertures. On avait soin de ne point parler dans les passages difficiles pour ne pas provoquer la formation des avalanches, pour ne pas ébranler les seracs verts et étincelants, dont la silhouette se dressait menaçante sur le Grand Plateau.

On resta longtemps sans rien changer dans les modes d'ascension. On n'avait aucune méthode rationnelle pour vaincre les difficultés de la grimpée sur les pentes glissantes ou dans les cheminées abruptes. Les clubs alpins qui ont rendu de si grands services n'étaient pas encore organisés : on allait à l'aventure, suivant des procédés routiniers. De fait toute montagne un peu dangereuse était traitée avec un infini respect. Leurs amis se contentaient d'aller les contempler d'un col et d'en examiner les découpures avec une longue vue. Le genevois Töppfer qui avait pour elles de la vénération n'a jamais osé tenter la reconnaissance des grandioses sommets de l'Oberland ou de la Savoie.

En 1838, une demoiselle française, Mlle d'Angeville

gravit le Mont-Blanc et cette promenade fut regardée comme un acte de courage et même de témérité. Ses préparatifs avaient été très longs; elle emportait des provisions en abondance, liquides et solides. Sa caravane comprenait dix-huit guides ou porteurs. Elle avait adopté le costume masculin, un large pantalon plissé analogue à celui qu'emploient les bicyclistes. Elle était armée de gros souliers ferrés; à la main un long bâton ferré. Une corde devait réunir les ascensionnistes dans les passages difficiles. Malgré son habitude de la marche elle eut à subir le mal des montagnes dont les atteintes sont aujourd'hui beaucoup plus rares. Il lui fallut lutter contre les battements plus précipités de son cœur et la léthargie qui engourdissait ses membres. Elle fut récompensée de ses efforts, elle arriva au point culminant, et lorsqu'elle fit retour dans la plaine, elle fut accueillie avec enthousiasme, au son des boîtes, ces petits et dangereux canons de bronze dont l'usage est encore fréquent dans les vallées reculées. Elle a noté tout cela dans son petit carnet vert, avec une pointe d'exagération et de vanité amusante.

Peu à peu les procédés d'ascension se perfectionnèrent : il serait plus juste de dire, se simplifièrent. Cela tient surtout à la création des chemins et à la construction des refuges, on n'a plus besoin d'emporter les objets de campements, les plaids, les couvertures. Dans les régions fréquentées par les touristes se dressent d'humbles maisons où le grimpeur fatigué trouve asile. Les maisons ont des murailles épaisses, un toit surbaissé pour échapper aux tourbillons de la tempête, des portes et fenêtres exiguës. A l'intérieur se trouvent un fourneau, quelques ustensiles, une provision de bois : le long de la paroi la plus sèche une construction en bois où il est possible de dormir. A une haute altitude on n'est point difficile sur

les choses usuelles et on ne songe guère à critiquer les aménagements élémentaires.

L'équipement du grimpeur de rocher diffère beaucoup suivant qu'il est de bonne foi ou proche parent de Tartarin, vous pourrez voir tous les jours entre Chamonix et Montanvert des ascensionnistes très graves qui, pour gravir une montagne civilisée et se promener sur la Mer de glace, ont avec eux deux guides et un harnachement fantastique. On dirait qu'ils ont à affronter d'horribles périls et à fournir des marches prolongées. Ils arrivent jusqu'aux dernières limites du grotesque, lorsqu'ils racontent ensuite les dangers auxquels ils ont échappé en franchissant une crevasse, ou en évitant une avalanche de pierre ou de neige venue de l'Aiguille verte. Ceux-là, soyez-en sûr, ne songent guère aux somptuosités neigeuses des hautes vallées, aux horizons harmonieux des sommets élancés. Ils vont dans certains endroits parce que cela donnera du prestige à leur conversation terre à terre. Mais on doit les exclure du nombre des alpinistes. Les voyageurs sérieux ne comptent que sur leur énergie, leur endurance, leur présence d'esprit.

Il faut choisir un bon guide : ce n'est pas toujours très commode, s'il existe partout un règlement analogue à celui de Chamonix, imposant presque le tour de rôle. Pour les ascensions difficiles, il est nécessaire d'être sans cesse avec le même compagnon et de bien être sûr de sa résistance. Le célèbre grimpeur de rocher Wympfer avait partout les mêmes aides, Christian Almer ou Michel Croz. M. Boileau de Castelneau, qui le premier dompta la terrible Medje, avait à ses côtés Gaspard père et fils, dont le sang-froid, l'agilité, l'audace étaient proverbiales dans l'Oisans : « Nous nous connaissions, dit-il, assez pour savoir ce dont chacun de nous était capable, et nous

avions, ce qui est une des meilleures conditions de succès, une confiance réciproque en nous. » L'ascension fut très rude : « Un moment donné la nuit surprit la caravane ; il fallut s'arrêter sur une corniche étroite, essuyer une horrible tourmente. Le vent était si fort que chacun s'attacha au rocher avec une corde pour ne pas être emporté dans l'abîme comme un fétu de paille. Pour résister à des assauts aussi terribles, pour supporter le froid sans faire un mouvement, il faut une solide organisation. »

La mode est venue chez les grands alpinistes de se passer des guides : il existe des clubs spéciaux de ces pionniers intrépides. Leurs membres ne reculent devant aucun sommet. Les plus redoutables même ont pour eux des attraits spéciaux, en raison des difficultés vaincues, et de la gloire que leur donne le succès. Mais ce sont là plaisirs réservés à ceux qui connaissent admirablement la montagne et sont familiarisés avec ses périls, toujours présents. Et même pour ceux-là l'expérience ne suffit pas. On a encore présent à l'esprit la mort de Thorant et Payerre de Grenoble : ils étaient partis joyeux pour la cîme terrible, et on les retrouva meurtris, brisés et méconnaissables au bas d'un glacier.

Vaincre seul la difficulté est donc en matière d'alpinisme, un plaisir dangereux ; mieux vaut suivre les errements anciens et utiliser les services des guides, je parle ici pour les touristes de force moyenne. Prenez ensuite un piolet : on en fait d'excellents. Celui de Wimper était en fer forgé, avec pointe et tranchant aciérés. Le poids, y compris le manche bardé de fer, est de deux kilogrammes ; instrument utile pour monter, tailler et descendre. Il faut des crampons aux souliers. Ne partez jamais sans corde solide bien éprouvée. Il en est de deux espèces. L'une est en chanvre de Manille, l'autre en

chanvre italien. On donne souvent la préférence à la première, bien qu'elle soit plus lourde. Un voyageur tombe dans une crevasse dont la voûte de neige s'est brisée : il sera vite sauvé si la corde ne faiblit pas et si à l'arrière de la chaîne on a eu soin de placer les plus forts et les plus habiles.

Pour dormir, on trouve des refuges : le temps est loin où, dans les Pyrénées, le comte Henry Russell couchait à la belle étoile, dans un abri sous roche. Il se cachait dans un sac en peau de mouton ; au-dessus de sa tête se déroulait le grand ciel bleu-sombre du Midi. Un jour il vit errer autour de lui une grande bête noire, ours ou loup. Un plaid suffit maintenant pour dormir dans les chalets des alpages, sur le foin parfumé. Du reste, la fatigue aidant, on trouve tout délicieux dans ces parages élevés.

Pour la marche, suivez les avis de votre guide. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire de la gaîté, du courage et de la bonne humeur. Il est essentiel aussi de n'avoir pas le vertige; le grand savant de Saussure indiquait déjà une précaution excellente contre lui : « Avant de s'engager dans un mauvais pas, il faut commencer de contempler le précipice et s'en rassasier, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout son effet sur l'imagination et qu'on puisse le voir avec une espèce d'indifférence. » Puis il est bon de rappeler que le courage et la force ne sont rien sans la prudence : ne faites rien avec précipitation, une minute de négligence peut coûter fort cher. Après cela, partez pour les hautes régions, vous serez largement payé de vos peines.

Il est inutile d'indiquer longuement les bienfaits de l'alpinisme. Un de ses fervents adeptes, peu poète de sa nature, les résume ainsi : Nous sommes fiers de la régénération que produisent sur nous ces exercices virils.

Nous nous extasions sur les scènes grandioses qui se déroulent à nos yeux, sur les splendeurs des levers et des couchers du soleil, sur les beautés incomparables des collines, des vallons, des lacs, des bois, des cascades ; mais ce que nous évaluons à un prix bien supérieur, c'est notre progrès comme homme, et grâce à notre lutte incessante avec les difficultés, c'est le développement des plus nobles qualités de notre nature, le courage, la patience, la force d'âme. » Je n'ai pas la prétention d'avoir tout dit sur le sujet de cet article ; je suis sûr aussi de n'être pas d'accord avec mes confrères en alpinisme sur les précautions à prendre et sur les modes d'ascension les plus recommandables. Mais où ils m'approuveront tous, c'est quand je dirai que l'alpinisme est un des meilleurs moyens pour développer les forces physiques et élever l'esprit de l'homme. D'un carnet de touriste arrivé sur une des Aiguilles d'Arves, je détache cette note, qui fait vivre ce que nous venons de dire : « Il y a une heure que nous baignons nos yeux dans cette lumière divine, que nous noyons nos âmes dans cette poésie étincelante, que nous exaltons notre orgueil dans cette pleine possession de la terre. » En route pour les hauts sommets.

(*La Nature* — Août 1900) J. Corcelle.

TABLE DES MATIÈRES

NOTES ET DOCUMENTS